

me s'il cherchait de quel côté mordre l'audacieux qui troubloit son sommeil.

Valentin, qui tenait de la main gauche son bâton et de la main droite une longue baguette de rifle (fusil à un coup), frappa lestement de cette baguette le cou du *geele-slange* ou *kooper-kaupel* (serpent coiffé), qu'il sépara presque du corps. Puis, repoussant le serpent qui cherchait encore à se traîner vers lui, il l'infonça dans le dos la pointe en fer de son bâton et le cloua sur la vase.

Il continua ensuite sa route, choisissant tous les endroits où la croûte de vase lui paraissait la plus solide, et surveillant¹ d'un œil vigilant le moindre mouvement des herbes.

Comme il arrivait aux touffes de fleurs, un serpent moins long, mais bien plus gros que le premier et de couleur plus sombre, se jeta sur Valentin. Cet animal, qui n'était autre qu'un *puff-ader*, ou grosse vipère à la morsure mortelle s'était lancé à rebours, c'est-à-dire du côté où se trouvait la queue, en se repliant comme un acrobate. Surpris par cette évolution imprévue, Valentin faillit être mordu. Ce ne fut que par un mouvement instinctif, qu'il exécuta avec son bâton une véritable parade qui heurta le corps du *puff-ader* et le détourna forcément du jeune Français.

—Prenez garde à vous ! lui crièrent en même temps plusieurs voix.

Il se retourna vivement et aperçut, à huit ou dix pas de lui, un serpent de deux à trois mètres de long, excessivement mince et couleur gris-rouillé, qui se dirigeait vers lui avec une singulière rapidité, en balançant au-dessus des herbes sa tête brune dont les yeux vitreux brillaient de colère et de méchanceté.

C'était un *mæmba*, le plus terrible, le plus agile et le plus redouté de tous les serpents africains.

Valentin porta machinalement la main à sa ceinture, mais il avait laissé ses pistolets dans les fontes de sa selle, et son couteau de chasse était trop court pour qu'il pût s'en servir dans cette occasion.

Il se retourna précipitamment pour lancer un coup de bâton au *puff-ader*, qui était revenu sur lui. Au même instant, une détonation retentit, et le *mæmba*, la tête fracassée par une balle, s'abattit presque aux pieds de M. Mazeran.

Effrayé sans doute par la détonation, le *puff-ader* prit la fuite et s'éloigna lentement en traînant dans la fange, son corps, que le bâton de Valentin avait dû blesser en plus d'un endroit.

Valentin jeta un rapide regard autour de lui. Ne voyant plus rien qui décélât l'approche d'un serpent, il cueillit précipitamment quelques grappes des fleurs si vivement désirées par Clémence, et se mit en route pour sortir de l'étang.

Au premier plan, sur la rive, se tenaient sept ou huit officiers, le fusil à la main et l'œil fixé sur le chemin que parcourait le téméraire jeune homme. Dawson et Overnor, qui avaient tiré ensemble sur le *mæmba*, rechargeaient précipitamment leurs fusils. Derrière eux, la foule bruyante et gesticulante des Hottentots se livrait à la pantomime animée, habituelle à ces messieurs.

Quelques serpents montrèrent sans doute leurs têtes hideuses au-dessus des herbes, tandis que Valentin opérait son retour, car cinq ou six coups de feu partirent de la rive. Un gros serpent qui se tenait tout près du bord et qui semblait guetter le passage de M. Mazeran, fut aperçu par l'œil vigilant de M. Dawson, et reçut presque en même temps deux balles qui l'abattirent sur la vase desséchée. La partie supérieure, de son corps se débattant dans les herbes cherchait encore à se traî-

ner vers Valentin, mais le bâton ferré de ce dernier en fit promptement justice. En examinant plus tard ce bâton, il vit que les dents du serpent y avaient marqué leur empreinte.

Lorsque Valentin sortit enfin de l'étang, un tonnerre d'applaudissements accueillit son arrivée. Richard s'élança vers lui et le reçut dans ses bras avec une émotion si vive que Valentin en fut profondément touché.

Le major Dawson, trop brave lui-même pour ne pas admirer le courage des autres, tendit la main au jeune Français, et serra celle de Valentin avec une sincère émotion.

Les autres officiers en firent autant.

Quant à Frédéric, qui s'était faufilé entre les jambes des officiers, il sauta d'un bond au cou de Valentin et l'embrassa en criant *bravo* comme les autres de toute la force de sa petite voix.

Malgré sa coquetterie, Clémence éprouvait une sincère affection pour son cousin. Au fond, c'était peut-être, après son fils, l'individu qu'elle aimait le mieux. Malheureusement l'ambition, la coquetterie, l'amour-propre, etc., partageaient son cœur avec cette affection.

En voyant Valentin s'exposer à un péril si grand pour l'amour d'elle, Clémence avait éprouvé de cruelles inquiétudes. Son cœur, cependant, n'avait pu se défendre d'un mouvement d'orgueil. Deux ou trois fois son regard s'était arrêté involontairement sur le groupe des officiers anglais comme pour leur dire.

—Voilà comment je sais me faire aimer, moi !

Elle n'avait pas eu néanmoins le courage de suivre des yeux la dangereuse entreprise de son cousin et s'était retirée à l'écart, la tête cachée dans ses deux mains. Quand les cris de la foule eurent annoncé l'arrivée de Valentin, elle accourut vers lui ; rassurée maintenant sur le compte de Mazeran, elle se préoccupait déjà de l'opinion du monde, c'est-à-dire des gens qui l'entouraient en ce moment. Aussi avait-elle profité de cet empire sur soi-même que donne l'usage des salons pour composer sa figure et retenir le premier mouvement qui la portait à se jeter dans les bras de son cousin.

Avec les dispositions de ce dernier, à tout voir en ce moment sous les couleurs les plus sombres, il ne pouvait manquer de mal interpréter le sang-froid plus ou moins réel de Mme Martigné. Il serra d'un air glacial la main qu'elle lui tendait et ne répondit que par un sourire presque ironique aux reproches affectueux qu'elle lui adressa.

Au lieu d'offrir à Clémence les fleurs qu'il avait failli payer de sa vie, il les déposa tranquillement dans le wagon, comme s'il n'avait pas entendu le souhait que Mme Martigné avait exprimé quelque, temps auparavant au sujet des fleurs.

Clémence le suivit d'un œil étonné, mais l'amour-propre l'empêcha de faire aucune observation.

En approchant de Colesberg, les chasseurs rencontrèrent un chariot suivi d'une dizaine de chiens et de six chevaux conduits, en laisse, par des Hottentots.

—Dieu me pardonne ! s'écria un lieutenant qui marchait en avant avec Valentin, voici Morton et Mac-Bray.

Les officiers galopèrent jusqu'au wagon. Au bruit des pas de leurs chevaux, deux Européens sortaient du chariot et poussèrent un hourrah joyeux.

Toute la bande des officiers du 27e se trouva bientôt réunie autour des nouveaux venus, qui n'étaient autres que les deux chasseurs que Mme